

Saleem Elbeik

*The Cock's Eye*

عين الديك

Translation by Lotfi Nia (French)

## LA GRAINE DU DIABLE

### Je me souviens

Ceci n'est pas l'histoire que j'ai eue avec Hadil, notre histoire. C'est ce qui m'en reste, ma manière de m'en souvenir. Ce que j'écris ici est ma version de ce qui s'est passé, de comment ça s'est passé, et il n'existe pas d'autre version. Hadil, qui n'a pas encore d'existence dans ce texte, sera sortie de ma vie quand on lira l'histoire, elle en sort déjà au moment où j'écris cette phrase.

Je n'invite pas à faire trop confiance en ma mémoire, je m'en méfie moi-même. Peu importe si ce que je rapporte s'est effectivement déroulé entre Hadil et moi, ou s'il s'agit de l'expression de mon désir, ou d'un mélange des deux, un mélange de réalité et d'imagination, de ce qui fut et de ce que j'aurais aimé qu'il advint. Disons que mon imagination, ici, est une version améliorée de la réalité que je m'appête à écrire, arrangée, sans souci de ce qui résultera de ces mots.

Donc, le métro s'est arrêté. La voie était dégagée entre elle et la porte. Elle s'est levée du siège où elle était assise en face de moi, elle s'est approchée de la porte puis a regardé en arrière. C'est un geste qu'elle fait souvent, comme pour s'assurer de n'avoir rien oublié. Elle a attendu que la porte s'ouvre, une longue attente à ce que je me souviens. La porte s'est ouverte, Hadil est descendue, l'esprit tranquille de ne rien avoir oublié derrière, à sa place, sur le siège vide. Elle est sortie en sachant que ce qu'elle laissait là serait perdu à jamais dès que les portes se refermeraient et que le métro repartirait jusqu'à l'autre bout du monde, poursuivant sa course et emportant objets abandonnés et passagers oubliés, dont moi.

Tel est le dernier souvenir que j'ai avec Hadil.

Ligne 7 du métro parisien, dans une des voitures du milieu, à l'éclairage blanc et triste, aux sièges bleus élimés. Dans une rame à la tristesse et à l'usure semblables aux autres, sur un siège situé dans la partie médiane de la rame, banal, morne, aux coins déchirés et aux bords poisseux. Personne ne se précipiterait pour s'y asseoir. Station Place d'Italie, avec sa lumière fluorescente, on se croirait dans un studio photo. Pénétrer dans cette station, en descendant du métro, équivaut à ouvrir les yeux, en plein jour, au sortir d'un rêve. Tels sont les derniers éléments susceptibles de me ramener à elle, elle Hadil.

Je me souviens être resté à ma place, la regardant, l'observant, pendant qu'elle sortait. J'ai imaginé une scène où elle m'aurait invité à la suivre, je me serais levé, comme d'habitude, j'aurais posé la main sur son épaule, debout, légèrement en retrait, et nous aurions joué des coudes pour sortir. Du métro, nous aurions marché, mon bras enroulé autour d'elle et ma main lui caressant la joue, jusqu'à chez elle. Je la regardais, et mes yeux ont fini par s'immobiliser, comme deux passagers restant en plan devant la porte de la rame, puis celle-ci s'est refermée derrière Hadil qui n'a pas eu le moindre regard pour eux, quand elle s'est éloignée, lentement, vers la sortie, prenant une direction différente de celle qui conduit directement chez elle.

Je connais bien son appartement, je connais par cœur le code qui me permet d'accéder à son immeuble. Je pourrais très bien être, à présent, devant sa porte, y frapper ou simplement me planter devant, et entendre une musique que je connais bien. Mais mettons-nous tout de suite d'accord : je supprime ce souvenir de ma mémoire, disons plutôt que je l'écarte provisoirement – pour les besoins de cette histoire, je pourrais en effet avoir besoin d'aller la voir, à un moment ou à un autre, sans me retrouver devant la porte close, comme un étranger, ou avoir à fouiller dans ma mémoire pour retrouver le code. Je le mets de côté, ce code, mais à bonne distance parce que je n'ai aucune envie de ces retrouvailles pour l'instant. Je n'ai aucune envie de revoir Hadil.

D'ailleurs, je vais lui donner un autre nom dans mon souvenir et, donc, dans cette histoire, pour autant que mon cœur me le permette. Je l'appellerai Adèle – remplacer le *i* par un *è* moins tranchant, supprimer le *h* expiré que les français ont tant de mal à prononcer. Ce faisant, je ne me contente pas de modifier quelques lettres, je substitue un autre nom au sien, je lui donne un nom complètement différent. J'imagine l'articulation de ce prénom comme une bouche de femme sur le point de sourire, et qui laisse apparaître le bout de sa langue entre ses dents pour le prononcer. Je ne me contente pas de l'imaginer, je m'en souviens. Quand elle l'a articulé pour moi, la première fois, elle était sur le point de rire et s'est mise à rire franchement quand je l'ai répété, à la palestinienne : Adiiile. Elle était sur le point de rire puis s'est mise à rire franchement, de ses lèvres sur lesquelles la teinte rouge du vin avait fondu.

Quoi d'autre ? Mettons-nous d'accord sur quelque chose. Un instant ! Cet accord a un point commun avec mes souvenirs de Hadil : de même qu'elle n'a pas le pouvoir de partager ou d'interférer sur mes souvenirs, sur la Hadil de l'écriture, il est impossible de faire autrement que d'accepter l'accord que je propose ici, et même de prendre mes souvenirs pour la réalité. Pour ce qui est de l'accord, il revient à dire je ne me sens pas tenu de justifier ce que je dis d'elle. À partir de maintenant, l'imagination est la réalité, plutôt qu'une copie améliorée. Ce sont les faits (comme ils se sont déroulés) qui sont une copie ennuyeuse de mon imagination. Ma version de notre histoire est l'histoire ; et une seule raison

suffit à sceller cet accord : je l'aime toujours, j'aime toujours Hadil. Ce n'est pas vrai que je ne veux plus la revoir.

Je n'aurai pas beaucoup de temps à accorder à ce premier chapitre. La cinémathèque passe un film de Federico Fellini, dans deux heures, et pour m'y rendre je dois retourner à la station Place d'Italie, prendre la ligne 6 et descendre à Bercy. Je ne peux pas vraiment éviter la Place d'Italie. Pour tout dire, je n'ai aucune envie de l'éviter, c'est la station la plus proche de chez Hadil, celle à laquelle nous sommes descendus ensemble à plusieurs reprises, autant de fois que nous avons fait l'amour. Il n'est pas impossible – même si je suis incapable d'en déterminer la probabilité exacte – que je la croise, sous peu. Je serais en route vers la Cinémathèque et elle reviendrait chez elle, ou serait en train de sortir. Disons qu'elle serait sur le retour, nous tomberions par hasard l'un sur l'autre, nous échangerions deux ou trois mots, deux ou trois phrases, je lui aurait manqué et elle m'aurait manqué, entre autres choses elle me dirait : « Ça te dit de boire un verre ? Et nous parlerons un peu de ce qui s'est passé. Viens ! »

Il me reste un peu de temps pour dire que je suis actuellement dans un café près de chez elle, je regarderai comment il s'appelle en sortant. Ce n'est pas important. Mes derniers souvenirs avec elle remontent à il y a deux heures, au moment où elle s'est levée de son siège et s'est retournée pour s'assurer qu'elle n'oubliait rien avant de descendre, rien qui ne fût à elle, aucun effet personnel, dont je ne faisais pas partie.

Elle est sortie de la rame, je suis resté à ma place, j'ai rappelé mes yeux restés plantés devant la porte, en une sorte de travelling arrière, reculant du quai à la porte, puis au siège, un effet de caméra qui aurait commencé par un zoom prolongé par ce déplacement vers l'arrière du point de vue sur lequel les paupières finissent par se fermer. Je suis descendu à la station suivante. Je suis allé sur le quai d'en-face et suis retourné à Place d'Italie. Je suis descendu et j'ai pris une autre sortie, pas celle menant chez elle, j'ai marché quelques minutes, j'ai trouvé un café où je n'étais jamais allé, où je ne suis jamais allé avec elle. Je me suis assis et j'ai commencé à écrire ces souvenirs dont les plus fiables sont les plus récents – la descente de Hadil du métro il y a quelques heures. Je me rappelle le nom du café, mais je ne le mentionnerai pas, ça n'a pas de sens. Ce qui fait sens, c'est que ce café se trouve à proximité de chez Hadil et que nous ne nous y sommes jamais assis ; et pour ces deux raisons, je ne souhaite pas le nommer ici.

Il est temps de mettre fin à ce chapitre. Sous peu, je serai à la Cinémathèque, je regarderai un film et je rentrerai chez moi. Je me souviendrai des enregistrements que j'ai fait de mon grand-père, Abou Mahmoud. Il y parle de batailles et de l'invasion de Tarchiha et de la Galilée, du camp de réfugiés. Je les écouterai. J'en reprendrai l'écoute, plutôt. Je passerai la soirée dans la compagnie de la voix de

mon grand-père parlant de la *Nakba*<sup>1</sup>. Ces souvenirs d'Abou Mahmoud constituent l'histoire officielle de la Nakba, toute autre version n'en est qu'une simple variante et relève de l'anecdote. Le fait que mon grand-père soit loin de Tarchiha, la voilà la Nakba.

Je les écouterai à plusieurs reprises et je me souviendrai très bien d'une chose, lui avoir dit : « Un de ces jours, je les transcrirai, *jeddo*<sup>2</sup>. »



---

1 « Catastrophe », « désastre », terme désignant la défaite militaire et politique des armées arabes, à la création d'Israël en 1948, ainsi que les exactions contre les Palestiniens, la confiscation de leurs terres et leur exode.

2 « Grand-père », « papi ».